

Pigott C.

## CARL GUSTAV JUNG (1875-1961)

### Introduction:

C.G. Jung est né en Suisse, à Kesswill, en 1875. Sa présence dans cet ouvrage s'explique par le fait qu'il est associé à l'histoire de la psychanalyse à ses débuts, à son lien avec S. Freud de 1907 à 1914 et à ce qu'il est convenu d'appeler la « psychologie collective », quoique cette appellation demande à être reconsidérée. Sa réflexion centrée au départ sur la schizophrénie (terme inventé par Bleuler) le conduisit à se pencher sur les organisations archaïques de la psyché, les imagos dont il introduisit le terme dans la psychanalyse, le problème de l'inceste et de l'auto-engendrement ainsi que sur l'«énantiodromie héraclitéenne», à savoir *la fonction régulatrice des contraires* qui n'est pas sans évoquer celle du paradoxe à l'égard de laquelle Freud était resté, selon lui, «aveugle». Il fut, dès 1900, assistant d'Eugène Bleuler à la clinique de Burghölzli à Zurich, sa thèse de doctorat en Médecine fut «Sur la psychologie et la pathologie des phénomènes dits occultes» et ce fut dès cette époque qu'il eut connaissance des écrits freudiens qui furent l'objet d'une étude attentive de la part de l'équipe de la clinique avec Bleuler. En 1907, il écrivit un ouvrage intitulé «Über die Psychologie des dementia Praecox» où il étendait un grand nombre des idées de Freud à l'étude de la psychose. Peu après il le rencontra et fut invité à la réunion de la Société Viennoise du 2 mars 1907.

### Approche de la présentation :

Nous avons pensé devoir dégager deux phases. D'une part, la situation de crise qui s'était installée au sein de la société psychanalytique viennoise qui eut un rôle déterminant dans l'approche de Freud à l'égard de Jung et, d'autre part, la situation relative au différent théorique qui apparut par la suite et qui pose des questions complexes quant aux tendances de Jung et la nature de leur lien.

Au préalable, souvenons nous que la découverte freudienne a été faite à partir de la névrose et que c'est pour cette raison que Freud fut conduit à privilégier la réalité psychique et fantasmatique des patients. Son ouvrage fondateur, «L'interprétation des rêves», se situe dans cette optique, la psychose n'y est que peu évoquée. En fait, le désir psychotique s'exprime au travers du rêve, «Car, précise-t-il, lorsque le veilleur-censeur s'en va dormir.....il ferme la porte menant à la motilité. Les impulsions venues de l'inconscient, ordinairement inhibées, peuvent s'ébattre sur la scène; on peut les laisser faire : elles demeurent inoffensives, car elles ne sont pas en mesure de mettre en mouvement l'appareil moteur, qui seul peut modifier le monde extérieur.

«L'état de sommeil assure la sécurité de la forteresse à garder. Il n'y a danger que lorsque le déplacement de forces est réalisé, non par le relâchement nocturne de la censure critique, mais par un affaiblissement pathologique de celle-ci ou par le renforcement des excitations

inconscientes, alors que le préconscient est investi et que les portes de la motilité sont ouvertes. Alors le veilleur de nuit est terrassé, les excitations inconscientes soumettent à leur pouvoir le préconscient, dominant par lui nos paroles et nos actes ou s'emparent de la régression hallucinatoire et dirigent l'appareil qui n'était pas fait pour elle au moyen de l'attraction que les perceptions exercent sur la répartition de notre énergie psychique. C'est cet état que nous appelons psychose » (page 483). De plus, et c'est là que s'exprime le génie de Freud, le rêve est un fragment de la vie psychique infantile et dans « les psychoses, ces modes de travail psychiques anciens et réprimés retrouvent leur force.. » (*ibidem*, page 482). La jonction était donc faite entre le rêve, la psychose, la pensée infantile refoulée (primaire) et l'inconscient qui, s'il ne s'exprime pas librement dans le monde extérieur, fait que nous restons dans le registre de la névrose. La perspective psychanalytique présuppose que tout désir primaire, c'est-à-dire psychotique, est à même d'être reconnu comme sien et sa façon de s'exprimer se fait au travers des rêves et des fantasmes.

Ces quelques considérations font que la psychose, hors du contrôle du refoulement, pose un problème quelque peu différent de la découverte d'origine de Freud. Il en est de même pour la réalisation des désirs incestueux : l'« appareil moteur » est alors mis en mouvement dans le monde extérieur, ce qui est bien différent de ce qui se passe dans la vie circonscrite de la pensée du rêve ou du fantasme. Cela dit, l'approche de la psychose était susceptible de traduire une résistance à l'analyse, c'est ainsi que Freud écrivit à Ferenczi le 29 décembre 1910, parlant de Jung, à la suite d'une rencontre à Munich : « ...Je suis plus que jamais convaincu qu'il est l'homme de demain. Ses recherches l'ont conduit dans le royaume de la mythologie qu'il veut s'ouvrir en utilisant exclusivement la clef de la théorie libidinale. Malgré tout l'agrément de ces travaux, *je lui ai cependant enjoint de revenir en temps voulu aux névroses. Nous avons là une mère patrie et il faut fortifier notre empire contre tout et tous* » [C'est nous qui soulignons] (Ernest Jones, « La vie et l'œuvre de Sigmund Freud », tome 2, page 149).

### **Place de Jung dans l'histoire du groupe des Viennois :**

La « mauvaise humeur dans l'empire », selon l'expression consacrée, prit des proportions inattendues. Depuis leur création en 1902, les réunions du mercredi soir du groupe des jeunes psychanalystes avaient bien changé. Les comptes-rendus des séances consignés par Otto Rank à partir de 1906, ont été publiés en 1962. Ils sont précédés par une introduction de Herman Nunberg qui fait état des crises internes aiguës qui se succédèrent au sein du groupe et qui affectèrent Freud profondément. Ces problèmes ont été abordés par Jones dans son ouvrage, « La vie et l'œuvre de Freud », toutefois, c'est à Mark Kanzer que l'on en doit l'analyse la plus pénétrante sur le plan groupal. Ces crises aboutirent à la démission de Freud de la présidence de la société viennoise et à son remplacement par Alfred Adler, le chef de la rébellion. Dans un article écrit en 1971, intitulé « Freud : The First Psychoanalytic Group Leader », Kanzer en suit les diverses étapes déclenchées par Stekel et Adler, elles conduisent à diverses modifications d'organisation de l'association, en particulier, celles de se tenir hors du domicile de Freud, d'abolir le « communisme intellectuel » et de préserver la propriété des idées de chacun, de supprimer l'urne grecque (1), etc. C'est ainsi que, désespérant du « groupe viennois » de résoudre

(1) Lors des réunions du mercredi soir, Freud avait installé au centre de son bureau une urne grecque dans laquelle il y avait des papiers sur lesquels étaient inscrits les divers noms des participants. Après chaque exposé, un papier était tiré au hasard et la personne choisie devait faire un commentaire sur l'exposé qui venait d'être fait. Seul Freud avait le droit d'intervenir quand il le souhaitait. Cette urne devint rapidement persécutrice pour certains participants et incarna pour eux le pouvoir discrétionnaire dont Freud jouissait au sein du groupe.

ses conflits et considérant que la psychanalyse avait avantage à reposer sur une base plus large que celle assurée par les « Juifs viennois », Freud fit appel à Jung qui appartenait au « groupe zurichois » dont il espérait qu'il serait plus serein. De plus, il considérait « presque » que c'était « seulement à partir de son [Jung] arrivée que la psychanalyse a été soustraite au danger de devenir une affaire de la nation juive » (lettre à K. Abraham du 3/5/1908). La psychanalyse, si elle devait être considérée comme scientifique, elle se devait d'être universelle. C'est ainsi que Jung fut proclamé, non sans des réactions virulentes, premier Président de l'Association Psychanalytique Internationale au congrès de Nuremberg de mars 1910, alors que Freud démissionnait de la présidence du groupe viennois. Ainsi, nous pouvons considérer que c'est lors d'une crise institutionnelle, qui mit en péril la société psychanalytique viennoise, que Jung accéda à un poste privilégié, comme si un processus groupal devait faire intervenir un « étranger », venu d'une province limitrophe pour rétablir la paix dans une guerre civile déchaînée. Kanzer voit dans cette évolution l'expression de la maturation de ses membres, à l'image de ce qui se passe durant l'adolescence, il y voit aussi la révolte des fils qui est le préalable au meurtre du chef de la horde tel que Freud le décrira peu après dans « Totem et tabou ».

### **La correspondance entre Freud et Jung :**

Il est clair que, dès avant leur rencontre, Freud trouva dans le jeune Jung qui, en 1906, n'a que trente et un an, un interlocuteur à sa mesure. La maturité de son écriture et de sa réflexion le démontrent. Sur le plan de la clinique et de la théorie, leurs deux secteurs se distinguent nettement : Jung prépare son travail sur la démence précoce alors que Freud, tout en explorant à cette époque la sexualité prégénitale et l'autoérotisme, reste centré sur la névrose. Jung a posé à Freud le problème du choix de la névrose, sur lequel Freud décide de se pencher, peut-être faut-il penser ici au choix des patients. Quoi qu'il en soit, leur rencontre de mars 1907 fut à l'origine d'une correspondance abondante, d'un niveau élevé. Le « tour » qu'elle prit peut surprendre et Freud fera par la suite le rapprochement avec sa correspondance avec Fliess. Dès sa première lettre après leur rencontre, Freud intronise Jung comme son successeur : « ...votre personne m'a rempli de confiance en l'avenir, je sais à présent que je suis remplaçable comme tout autre, et que je ne souhaite à présent pas d'autre et de meilleur continuateur que vous pour achever mon travail... ». Le 14 avril, Freud écrit encore : « Je dois encore vous saluer comme mon successeur. ». Quelques mois plus tard, en septembre, il évoque : « ...la tranquille certitude qui a enfin pris possession de moi et m'a ordonné d'attendre jusqu'à ce qu'une voix dans la foule inconnue réponde à la mienne. Ce fut la vôtre... », etc. Face à de tels assauts Jung répondit en lui disant, qu'il l'admirait « sans bornes », que cette admiration avait un caractère passionné religieux mais qui est, prévient-il : « répugnant et ridicule pour moi à cause de son irréfutable consonance érotique. Ce sentiment abominable provient de ce qu'étant petit garçon, j'ai

succombé à l'attentat homosexuel d'un homme que j'avais auparavant vénéré » (lettre du 28/10/1907). Cette mise en garde n'arrêtera pourtant pas Freud qui continua sur le même ton et dans sa lettre du 17 janvier 1909, il lui écrivait, lyrique: « ...et vous serez celui qui, comme Josué, si je suis Moïse, prendrez possession de la Terre Promise de la psychiatrie, que je ne peux qu'apercevoir de loin ».

Nous ne mentionnons ces éléments que parce que nous considérons qu'ils ont leur importance dans le fait que, sans doute défensivement, Jung prit très tôt le contre-pied de Freud sur le plan de la théorie. Ainsi, après avoir été promu prophète, il avance, inversant les tendances, que : « s'il y a une psychanalyse, il doit aussi y avoir une « psychosynthèse » qui crée le futur selon les mêmes lois... » et que ces lois sont des « tendances prospectives » universelles, puis, il ajoute dans la foulée qu'il « se sent le plus heureusement libéré du sentiment oppressant » (lettre des 2 et 12/4/1909) de son autorité paternelle. La naissance d'un fils quatre mois plus tôt semble avoir participé à ce tournant dans la vie de Jung et il déclare qu'il « rompt socialement la relation au père ».

### **La psychosynthèse :**

La « psychosynthèse », déjà perceptible dans son ouvrage de 1911 « Métamorphoses et symboles de la libido » (appelé plus tard « Métamorphoses de l'âme et ses symboles »), apparaît nommément dans l'ouvrage de Jung paru cinq ans plus tard « La psychologie de l'inconscient ». Dans le chapitre « La méthode synthétique ou constructive », Jung, après avoir traité de l'inconscient individuel aborde celui de l'inconscient collectif où il détecte des *images primordiales* qui sont des instances qui font partie du « patrimoine représentatif, tel qu'il fut depuis toujours. Nous pourrions reconnaître ici les *imagos* adoptées par Freud dès 1911, elles deviendront les *archétypes*, représentations éminemment « synthétiques » qui constitueront un élément fondamental de la théorie jungienne. Cela dit, la lecture de l'ouvrage écrit dans la suite immédiate de la scission avec Freud, peut faire penser qu'il existait une incompréhension fondamentale de la psychanalyse chez Jung. En effet, il est curieux de lire une phrase telle que : « Je dus d'abord me convaincre que « l'analyse », dans la mesure où elle n'est que dissection [c'est nous qui soulignons], doit être nécessairement suivie d'une synthèse... » (page 154). Plus loin : « Après que l'analyse a disséqué les matériaux imaginatifs symboliques en leurs composantes, le procédé synthétique doit aider à intégrer l'ensemble en une expression générale compréhensible » (*ibidem*). Suit un récit clinique dont Jung donne un exemple d'interprétation « analytique » et un exemple d'interprétation « synthétique ou constructive ». Une telle perspective peut surprendre un analyste « freudien » dans la mesure où, pour lui, il va de soi que toute interprétation a une valeur « synthétique » du fait de la compréhension qu'elle donne de l'origine du conflit, du sens qu'elle instille et que cette élaboration est le fait d'Eros, dont l'action est éminemment unificatrice. Freud s'est d'ailleurs prononcé dans ce sens à diverses reprises. Or, selon Jung, il n'en est rien, cette théorie, écrit-il « commet l'imprudence de vouloir enserrer l'insaisissable Eros en une grossière terminologie sexuelle. Cela provient du fait que Freud est, aussi à ce point de vue, un représentant typique de l'époque matérialiste, dont l'espoir était de parvenir un jour à résoudre les énigmes du monde et de l'existence dans une éprouvette d'expérience » (*ibidem* page 63). Il est vrai que Freud, voulant définir la libido, écrivait encore en

1921 dans « Psychologie des foules et analyse du moi » : « Nous désignons ainsi l'énergie, considérée comme grandeur quantitative – quoique pour l'instant non mesurable-, de ces pulsions qui ont affaire avec tout ce que nous résumons sous le nom d'amour » (page 150). C'est à cette approche « scientifique » que Jung adresse ses reproches et c'est ainsi que l'analyse apparaît parfois sous sa plume comme une analyse chimique qui décompose le psychisme en ses divers composants. Une fois que les souhaits inconscients et archaïques ont été mis à jour, une fois que le symbolisme sexuel, par exemple, du pied est découvert, que fait-on ? Lorsque « l'interprétation analytique, dans son acception de réduction causale, n'apporte plus rien de nouveau et redit toujours la même chose en des variantes diverses... » (« Psychologie de l'inconscient », page 158), poursuit Jung, il faut veiller « à l'apparition de motifs archétypiques » (*ibidem*). Cette situation fixée apparaît, selon lui, en raison de l'*interprétation sur le plan de l'objet* dans laquelle les éléments dégagés sont, en quelque sorte, tenus identiques à des objets réels : « elle *décompose* le contenu du rêve en sa trame complexe de réminiscences, de souvenirs qui sont l'écho de conditions extérieures » (*ibidem*, page 160). Jung oppose à cela l'*interprétation sur le plan du sujet* qui permet, selon lui, une *synthèse* dans la mesure où les éléments représentés ne sont pas considérés comme seulement des objets mais « met en rapport avec la psychologie du rêveur lui-même chaque élément du rêve, par exemple, chacune des personnes agissantes qui y figurent ». Cette critique qui introduit l'utilisation des archétypes semble irrecevable car, très tôt, Freud a repéré la projection et, comme l'écrivent Laplanche et Pontalis dans leur « Vocabulaire » à propos de la définition de la projection : « Il s'agit toujours de rejeter au-dehors ce qu'on refuse de reconnaître en soi-même ou d'être soi-même ». Le travail interprétatif devait, en l'occurrence, se situer « sur le plan du sujet », de plus, Freud considérait que la scène du rêve était aussi une représentation de l'appareil psychique dans sa totalité.

Nous avons évoqué plus haut le problème du choix des patients, sans doute faut-il ici comprendre la faille qui existe entre les deux approches. Dans la névrose, la révélation du désir incestueux refoulé donne une explication et un sens aux angoisses et permet de les résoudre. Il n'en est pas de même pour les schizophrènes et les psychotiques. L'angoisse est ailleurs, au niveau du morcellement et il n'est pas étonnant que Jung ait, précisément, utilisé les termes de « dissection » et que l'analyse prenne le caractère « chimique » que nous avons signalé. Nous sommes amenés à supposer que Jung, qui avait été victime d'un traumatisme sexuel de la part d'un proche « vénéré » dans l'enfance, accédait plus facilement que Freud à une certaine « logique » non névrotique dans la mesure où la frontière du refoulement avait été « violée » et que la « révélation » du désir incestueux n'avait pas les mêmes conséquences apaisantes et organisatrices que chez le névrosé, au contraire, cela pouvait fonctionner comme la réminiscence d'une angoisse de morcellement en rapport avec un fait réel. Dans « L'avenir d'une illusion » (1927), Freud avait précisé que le « dieu » de la psychanalyse était le dieu *logos*, celui qui avait inspiré la science et l'esprit rationnel chez les Grecs, par cela, il se situait, dans un registre oedipien où l'ambivalence est conflictuelle et où règne le principe de non-contradiction. Or, précisément, c'est sur ce point que vont achopper les relations entre Freud et Jung. La « séduction » exercée par Freud a donné lieu à des réminiscences tragiques chez Jung et il va lui reprocher son attitude rationaliste qui ignore un monde qu'il avait lui-même fait renaître en lui. Aussi, les reproches seront-ils très durs. Jung plongera derechef dans cet irrationnel que constitue

la pensée mythique, où l'inceste règne, où le paradoxe a cours et à l'égard duquel Freud resta, selon lui, « aveugle », pour tenter d'en résoudre les énigmes.

### **Les Archétypes :**

Les archétypes sont issus de sa réflexion sur les mythes qui sont eux-mêmes les scénarios de la geste des imagos. Si, comme le pensait Freud, les mythes ressemblent à des productions infantiles, Jung affirme dans « Métamorphoses de l'âme et ses symboles » que « Le mythe n'est pas un phantasme infantile; il est une nécessité essentielle de la vie primitive. » (« Métamorphoses... », page 76). Il redonne au mythe sa dignité en disant que c'est une production adulte, accomplie. S'interrogeant sur la possibilité de l'homme à se libérer jamais du mythe, il écrit quelques lignes plus loin : « Nous avons nos yeux et tous nos sens pour comprendre que le monde est mort, froid, infini, et jamais encore on n'a vu un dieu et jamais nos sens ne nous ont obligés à en admettre l'existence » (*ibidem*). Dès lors, le besoin d'une mythologie apparaît comme une nécessité quasi vitale et le monde « mort » que Jung évoque montre ce à quoi l'homme sans mythe serait confronté. Mais ce monde garde en lui cette potentialité que représente l'archétype auquel le mythe vient donner une forme, un contenu et un « sens » et, dans la mesure où il est omnipotent, son message est celui de la vérité. Nous pouvons penser que les imagos, telles que Freud les avait admises, incarnent ce rôle, il en est de même pour les fantasmes originaires dont il pensait qu'ils étaient transmis phylogénétiquement. Ces formations dépassaient l'individu en tant que tel et pouvaient constituer le socle à partir duquel il se dégageait et l'écart théorique peut paraître mince. Mais, Freud, en se situant au niveau de la pensée infantile et de ses résidus névrotiques chez l'adulte laisse entendre leur évolution vers des formes plus élaborées et le « sens » qui se dégage pour apaiser l'angoisse est d'un autre ordre.

Pour Jung, donc, la nécessité des archétypes est à articuler avec la confrontation au non-sens du morcellement auquel l'humain répond par des constructions mythiques qui incluent dans leurs thèmes des « vérités » omnipotentes auxquelles l'homme croit, un savoir absolu qui résout le mystère du paradoxe de l'existence. De là cette exploration minutieuse des thèmes mythiques mais aussi des productions religieuses qui ont affronté les paradoxes de la foi (2); ou bien encore ceux de l'occultisme ou de l'alchimie, tous sujets qui semblaient devoir choquer la rigueur scientifique de Freud pour qui le *credo quia absurdum* de l'Eglise constituait une sorte de scandale logique et, dans une lettre du 18/2/12, il reproche à Jung de se rendre invisible derrière son « nuage religieux-libidineux ».

Une des premières mentions de l'archétype est située à la page 123 des « Métamorphoses.. ». Elle concerne l'image de Dieu qui est une « idée qui dans tous les pays du monde, dans tous les temps et toujours à nouveau s'est imposée à l'humanité sous une forme analogue : celle d'une puissance de l'au-delà, à laquelle on est livré, qui fait naître comme elle tue, image des nécessités inévitables de la vie. *Psychologiquement parlant*, comme l'image de dieu est un complexe représentatif de nature archétypique, nous devons le considérer comme le représentant d'une certaine somme d'énergie (libido) apparaissant sous forme de projection. Il semble que les principales religions que nous connaissons tirent leur forme de l'imgo paternelle, et les religions plus anciennes aussi de l'imgo maternelle : l'une et l'autre conditionnent les

attributs de la divinité ». Les archétypes sont au cœur de l'inconscient, ils doivent être décelés par le psychologue : « ...l'archétype est si profondément tissé dans la trame de l'âme individuelle que

- (2) Dans « Psychologie et alchimie », page 21, Jung remarque : « N'a-t-on pas encore remarqué que toutes les formules religieuses regorgent de contradictions logiques et d'affirmations qui sont impossibles dans leur principe, et que c'est précisément ce qui constitue en fait l'essence des affirmations religieuses ? Nous pouvons invoquer ici le témoignage de Tertullien :... « Et le fils de Dieu est mort, chose parfaitement croyable, parce qu'elle est absurde. Et, ayant été enseveli, il ressuscita ; chose certaine parce qu'elle est impossible »... « Le paradoxe, aussi étrange que cela paraisse, est un de nos biens spirituels suprêmes.. ».

seule une attention minutieuse peut distinguer de la psyché personnelle, au moins par le concept, le type collectif ». (*ibidem* page 136). L'archétype appartient à ce que Jung a appelé l'*inconscient collectif* dans la mesure où il répond à cette tendance commune aux hommes et, dans le cas présent, à l'idée de dieu. L'imago paternelle apparaîtra alors sous divers thèmes (omnipotence, autorité, acteurs ou héros d'une tradition familiale, convictions diverses, rituels etc.) qui sont les éléments sur lesquels s'étaient les membres d'une ethnie ou d'une communauté et qui existent au sein de l'inconscient du sujet avec un poids particulier car ils sont « crus » en tant que vérités qui vont de soi. Comme on s'en doute, le but de l'analyse, pour Jung, ne sera pas d'introduire un doute dans ces croyances qui comportent des éléments profondément irrationnels mais de considérer ceux-ci comme des facteurs qui garantissent contre les angoisses de morcellement qui seraient engendrées par la confrontation au non-sens ou à des fantasmes de destruction.

### **L'inceste et le paradoxe:**

Mais, l'archétype principal chez Jung dérive de l'imago maternelle car celle-ci débouche sur le problème de l'inceste, autre sujet de différent avec Freud. Jung rassemble des thèmes mythiques autour de celui de la mère et de l'inceste, puis, il remet en question la théorie freudienne : « La « conception causale » qu'il soutient est-elle exacte ? La formation du symbole s'explique-t-elle uniquement par l'entrave faite à la tendance incestueuse primaire et ne serait-elle qu'un simple produit de substitution ? » (*ibidem* page 375). Jung y voit avant tout un engoutissement dans l'imago maternelle, porteur d'angoisse et, derrière l'interdit de l'inceste freudien, une répétition de cette angoisse ancienne que lui fait revivre l'interdit. De plus, la « mère apparaît d'une part comme le but suprême et d'autre part, comme menace très dangereuse, la « mère terrible » » (*ibidem* page 394) et, nouveau facteur d'angoisse, lui donne sa signification paradoxale. De là découlent des thèmes de dépècement, de dévoration et de remembrement que Jung décrit, qui viennent montrer par leur multiplicité et leur universalité, leur constitution en archétypes dans l'inconscient. Finalement, du fait de ces contenus paradoxaux, « Les archétypes sont des éléments structuraux de caractère divin de la psyché ; ils possèdent une certaine indépendance et une énergie spécifique grâce à laquelle ils peuvent attirer les contenus à la tendance incestueuse primaire... » (*ibidem* page 375). Cela dit, au sein des groupes sociaux, Jung voit la prohibition de l'inceste dépendre d'un système de mariage de classe qui fut en son temps

une nécessité vitale de l'organisation des clans à laquelle il donne une explication téléologique et non causale.

Jung écrit encore que le mythe solaire « montre combien peu le désir incestueux repose sur la cohabitation, mais sur l'idée spéciale de redevenir enfant, de retourner sous la protection maternelle, de revenir dans la mère, pour être à nouveau réenfanté par elle. Or, sur la voie qui conduit à ce but, il y a l'inceste, c'est-à-dire la nécessité de retourner, par quelque voie que ce soit, dans le sein maternel. Une des voies les plus simples serait de féconder la mère et de se reproduire ainsi identique à soi-même....Ce qui est recherché, ce n'est pas la cohabitation incestueuse, mais la renaissance » (*ibidem* page 376). Ici, le symbolisme des mythes montre sa nécessité quant à sa valeur et son sens de représentation car, remarque-t-il, « un fils peut naturellement penser qu'un père l'a engendré par voie charnelle, *mais pas que lui-même féconde sa mère et que, semblable à lui-même, il se fasse à nouveau mettre au monde pour une nouvelle jeunesse* » (c'est nous qui soulignons- *ibidem* page 378). Nous remarquerons que ce qui ne peut-être pensé, c'est cet *auto-engendrement* au travers de la mère et nous sommes ici dans une conception un peu plus familière, qui se rapproche de celle de P.-C. Racamier, tout en y apportant une certaine solution quant à sa capacité d'être représenté par les mythes. C'est cette idée qui sera reprise par Claude Pigott dans son « Les imagos terribles » pour proposer une scène aux représentations des *fantasmes-non-fantasmes*. A partir de cela, Jung décrit bien comment le symbolisme, qui utilise principalement des métaphores de la mère sous des aspects multiples, peut intégrer des formes irrationnelles et, de ce fait, sort d'une compréhension de ce qu'il appelle le « seulement-rationnel et réaliste » freudien. Nous pourrions considérer qu'il a mis en place une conception de la *position narcissique paradoxale* et de son oscillation dans sa dimension univalentielle avancée par J.-P. Caillot, avec sa « fonction régulatrice des contraires », appelée l'énantiodromie héraclitéenne, où « toute chose un jour se précipite dans son contraire....C'est ainsi que l'attitude rationnelle civilisée aboutit nécessairement à son contraire, c'est-à-dire la dévastation irrationnelle de la culture ». Concluant ce passage, Jung poursuit : « *L'irrationnel ne doit et ne peut être exterminé. Les dieux ne peuvent et ne doivent pas mourir* » (« Psychologie de l'inconscient », page 138).

Autre élément qui stimule la mise en symbole est que le thème de l'inceste est associé à celui de la mort et de ses angoisses: « le mort est enfermé dans la mère en vue d'une renaissance » (« Métamorphoses.. » page 390). De plus, on y perçoit une fonction de sublimation car « Les symboles fonctionnent comme des *transformateurs* en ce sens qu'ils font passer la libido d'une forme « inférieure » à une forme « supérieure ». » (*ibidem* page 386). Bien entendu, il semble bien qu'il s'agisse surtout de la symbolique incestueuse dont les expressions prendront des formes paradoxales et qui poseront problème aux rationalistes pour la compréhension de leur existence. Ainsi, les archétypes portent en eux cette représentation à double polarité de vie et de mort que contient l'imgo maternelle, porteuse du « paradoxe » qu'il convient à tout prix de résoudre au travers des représentations mythiques qui en illustrent le « Mystère ».

C'est ici qu'il faut insérer le thème du *sacrifice* qui s'articule avec la mère incestueuse dont le deuil doit être fait pour que s'opère sa réanimation dans des images mythiques. Ainsi que



l'écrit Geneviève Guy-Gillet dans son article « Inceste et sacrifice », « Sacrifier, étymologiquement faire du sacré, indique d'emblée que l'on désire établir un contact avec un autre ordre que celui défini comme profane et en même temps qu'on en marque nettement la différence » (« Jung », *Les Cahiers de l'Herne*, 1984, page 73). C'est, en quelque sorte, une façon d'expliquer la nature et la provenance particulière des images mythiques qui, de toutes façons, dérivent de ce processus sacrificiel.

### **La rupture :**

Pour Jung le différend avec Freud avait commencé dès après la publication des « Métamorphoses... », en 1912. La lecture de leur correspondance le confirme. La fin de la lettre du 27/4/1912 installe le différent théorique : après avoir dit que le problème de l'inceste est essentiellement un problème de fantasmes, il ajoute: « ...l'interdiction de l'inceste ce n'est peut-être pas du tout l'inceste biologique qui est touché; ce ne serait que du matériel incestueux infantile qui aurait été utilisé pour l'édification des premiers préceptes... Le rôle énorme de la mère dans la mythologie a une importance qui dépasse d'extrêmement loin le problème biologique de l'inceste, et qui ne peut être que fantasmatique ». Dans la lettre suivante, le droit paternel lui paraît relativement tardif et il pense que l'on « pourrait supposer un penchant plus réel à l'inceste pendant l'époque antérieure, aculturelle, du droit maternel, c'est-à-dire de la famille matriarcale » (lettre du 8/5/1912). Peu à peu grandit chez Freud une « forte antipathie » contre les nouveautés de Jung (lettre du 23/5/1912). Le 14 novembre, Freud ne le salue plus aussi « tendrement » mais garde de la « sympathie ». De son côté, le 15 novembre, Jung continue à ne pas se « laisser intimider ». Enfin, le 18 décembre Jung fait remarquer à Freud d'une façon acide: « ..votre technique de traiter vos élèves comme vos patients est une fausse-manœuvre. Vous produisez par là des fils-esclaves ou des gaillards insolents (Adler-Stekel et toute la bande qui s'étale à Vienne).. ». Cela annonce la fin, la réponse de Freud le 3 janvier 1913 est radicale et prend un ton polémique : « Mais celui qui, en se conduisant anormalement, crie sans arrêt qu'il est normal, éveille le soupçon qu'il lui manque l'intuition de sa maladie. Je vous propose que nous rompions tout à fait nos relations privées ». Freud ne semble pas avoir répondu aux diverses lettres que Jung lui envoya par la suite. La démission de Jung de l'Association Internationale intervint le 20 avril 1914. Dans son livre « Ma vie » il montre combien cette période de sa vie fut difficile et à quel point il fut perturbé et comment il fut confronté à la nécessité de se « reconstruire ».

### **Considérations générales et discussion:**

Avec sa notion d'inconscient « collectif », Jung est cependant resté centré sur la problématique des archétypes *chez l'individu*, bien que de son vivant les techniques de groupes aient été mises en place aucune référence à leur endroit n'est faite, elle n'est même pas discutée. Trigant Burrow, que nous considérons comme le fondateur de la psychanalyse groupale, a pourtant été analysé par lui. La famille n'est que très peu souvent mentionnée (sauf peut-être dans son premier travail, « Associations d'idées familiales » paru en 1907). Dans les « Métamorphoses... » il n'y est fait référence que comme un passage entre son « cercle étroit » et « celui plus vaste de la société humaine » (page 102). Jung évoque par cela une « psyché collective » qui est un « non-moi ». Le moi et le non-moi rassemblés constituent le « soi » qui est

comme la totalité intégrée de l'ensemble et le résultat du processus d'individuation, finalité de tout processus psychique. Jung en a fait l'archétype central qui intègre dans le sujet les opposés, l'ombre et la lumière, en quelque sorte.

Jung est resté très centré sur la signification des représentations véhiculées par la culture, avec une certaine prédilection pour le sacré, le paradoxal, la transcendance, l'occulte, tout ce qui présente un problème insoluble pour la raison humaine et il associe les archétypes au domaine du Mystère au sens religieux du terme. C'est ce qui a fait que l'on a pu lui imputer un certain penchant pour les sciences occultes et il est évident que la lecture de « Ma vie » fait état de croyances en des phénomènes paranormaux comme ce qu'il a appelé un « phénomène catalytique d'extériorisation » qui pose question. Il en est de même pour le crédit qu'il accorde à ses visions apparues lors de périodes de trouble. Toutefois, il semble bien que le *vertex* scientifique appliqué par Freud a eu ses inconvénients, il en constata l'insuffisance ce qui le conduisit à produire sa deuxième théorie des instincts. Freud accédait, par cela, à un certain irrationnel tout en respectant ses principes de base. Par contre, Jung, qui en avait une sorte de connaissance intime, se place dès le début à ce niveau et cela l'amène à définir un certain nombre de concepts en rapport avec l'approche que nous venons de développer. C'est ainsi qu'il définit l'*animus* et l'*anima*, auxquels on doit ajouter la *persona*. Ce sont, en fait, des archétypes, c'est-à-dire des résidus structurels qui sont comme le sédiment des expériences laissées par la lignée ancestrale et qui forment le cadre vide dans lequel vont s'intégrer des représentations de caractère mythique et collectif. La *persona* c'est l'homme et sa représentation dans le fait qu'il *satisfait aux normes collectives*. C'est un fragment de la personnalité collective, mais, cette image « idéale » souffre de son absence d'âme, ce que l'*anima*, en quelque sorte, vient compenser. Celle-ci, qui ressemble à une imago féminine et qui habite le héros en secret, compensera, à son insu, ce manque intérieur que lui confère son existence toute tournée vers la représentation sociale. « L'*animus*, écrit Jung dans la « Dialectique du Moi et de l'Inconscient », est quelque chose comme une assemblée de pères ou d'autres porteurs de l'autorité, qui tiennent des conciliabules et qui émettent *ex cathedra* des jugements « raisonnables, inattaquables » (page 190). C'est l'homme dans la femme tout comme l'*anima* est la femme dans l'homme.

Il nous a paru intéressant de suivre le cours de la relation avec Freud car elle permettait de mieux comprendre et de différencier les deux approches des problèmes psychiques. Freud avait reçu un apport scientifique profond, de longue durée, qui influençait sa perspective mais nous ne concluons pas à ce qu'elle put avoir des effets limitatifs quant à la compréhension des phénomènes et des fonctionnements psychotiques. Jung, par contre, s'il a acquis une objectivité certaine à observer ces mêmes phénomènes, il y est parvenu par une voie, pour le moins, non scientifique. Dans le récit de sa vie, il fait l'aveu de difficultés en mathématiques où les opérations les plus simples demeuraient pour lui incompréhensibles. Mais, il semble que sa réflexion fut éveillée dès l'enfance par le climat qui régnait dans sa famille, la personnalité de sa mère, le fait qu'il dormit dans la même chambre que son père et, plus tard, que sa thèse sur les phénomènes occultes eut pour exemple clinique sa cousine, fait penser à une problématique de ce qui sera dénommé plus tard par Paul-Claude Racamier l' « incestuel »; il y eut l'impact que purent avoir sur lui des événements liés à la mort et les représentations imagoïques qu'elle

véhicule et aussi et surtout, celui que l'abus sexuel qu'il subit dans son enfance. Cela déclencha sans doute en lui une nécessité d'une reconstruction, ce qui fit de lui un érudit compulsif et de devoir satisfaire aux « normes collectives ». Comme nous l'avons laissé entendre, il dut à cela sa plus grande familiarité avec les fonctionnements archaïques et les « divinités maternelles ».

Le deuxième point de notre intérêt a été celui du lien que nous pouvons faire avec les théories psychanalytiques groupales et familiales. Or, il s'avère que son étayage sur la culture est très démonstratif de ce que l'individu doit au groupe environnant. Les théories qui en découlent, dont on pourrait dire qu'elles dérivent toutes de son concept d'imgo, trouvent des correspondances dans les théories actuelles autour des groupes et des familles même si Jung a toujours conservé une perspective centrée sur l'individu singulier. En fait, Jung est sans doute le premier à avoir parlé de *groupalité psychique* avec son inconscient collectif. Les archétypes en sont les représentants biface, participant du moi et du non-moi. Pour ce qui est des imagos, la ressemblance entre les termes utilisés par d'autres est évidente, il n'est que de rappeler la « Mère-monde » de René Kaës pour faire le lien avec les multiples représentations de cette même « Mère » chez Jung. Nous rappellerons aussi « Les imagos terribles » de Claude Pigott dont les thèmes sont peut-être encore plus proches. Toutefois, malgré ces rapprochements, nous ne pourrions parler de théories qui se rejoignent.

A la page 180 de « Ma vie », Jung écrit de Freud : « Il était aveugle à l'égard du paradoxe et de l'ambiguïté des contenus de l'inconscient ». C'est ici, nous semble-t-il, que Jung révèle une lacune profonde et peut-être aussi la source de sa majestueuse construction théorique. En effet, dans aucun des index de ses œuvres nous n'avons vu mentionné de terme relatif aux pulsions partielles, aux stades pré-génitaux et aux relations d'objets orale et anale qui leur correspondent. Rien, non plus, dans l'ordre de la psychogénèse ce qui est étrange pour une « psychologue ». Si la régression est mentionnée, c'est pour dire simplement qu'elle ramène au sein maternel et si une « sauvagerie primitive » est évoquée parfois, rien ne transparaît de son éventuel rapport avec la pré-généralité. Il s'agit ici d'une résistance de Jung qui apparaît avec netteté dans un texte de 1934 paru dans le *Zentralblatt für Psychotherapie* (N°192, tome VII) : « Je ne puis m'empêcher de souligner combien il est fréquent que des médecins, par ailleurs sérieux, se mettent, au mépris de tous les principes de la conscience scientifique, à expliquer des matériaux psychologiques par des conjectures subjectives – conjectures dont on est bien obligé d'affirmer qu'elles se résument en une tentative de découvrir le tour d'esprit obscène grâce auquel les matériaux à expliquer peuvent être rapportés à quelque anomalie sexuelle, orale, anale ou urétrale. Le poison de l'interprétation dépréciative a tellement pénétré ces gens jusqu'à la moelle qu'ils en arrivent à être incapables de penser en dehors du jargon infantile et pervers de certains cas de névroses, jargon qui est la marque distinctive de la psychologie freudienne ». Le lecteur freudien sera pour le moins surpris à cette lecture qui révèle le gouffre qui existe entre Jung et Freud mais, peut-être y verra-t-il aussi, pour le comprendre, le souvenir du sentiment « répugnant » soulevé par la séduction homosexuelle qu'il subit étant jeune adolescent. Il s'agit d'une résistance majeure qui n'a pas pu être élaborée et qui n'a trouvé d'issue que par le biais d'une grande construction théorique qui s'appuie sur la culture et ses principes et ceci en dépit du fait que Freud a maintes fois reconnu le rôle de la culture dans la transmission des valeurs humaines en particulier pour la constitution du

Surmoi de l'enfant. De plus, l'inconscient collectif ne semble pas avoir été pris en compte dans une perspective « groupale » au sens où les phénomènes collectifs seraient étudiés dans leur spécificité d'objet-groupe ou de groupalité, avec des représentations, une topique, des mécanismes spécifiques, un rôle dans l'inconscient ainsi que les divers transferts et investissements dont il peut faire l'objet. Il est utilisé d'une façon simple et, dans le cas cité, il est brandi comme une force sur laquelle on s'appuie à l'image de ces « principes de la conscience scientifique » qui sont pris à témoin comme l'instance qui s'oppose au pré-génital freudien en satisfaisant aux « normes collectives » régnautes ; quant aux archétypes, nous avons déjà évoqué la façon orthopédique de leur utilisation, ce qui va dans le même sens. Le complexe d'Œdipe, dont Freud considérait qu'il était le moteur des sublimations culturelles des formations collectives, il est balayé pour recentrer le problème autour du retour dans le sein maternel : « Le soi-disant Complexe d'Œdipe avec sa tendance incestueuse, écrit Jung, se métamorphose à ce stade en complexe Jonas-Baleine... » (« Métamorphoses... » page 680). On dirait qu'il y a un conflit entre deux théories dont l'une exclurait l'autre, or, Freud n'a jamais nié l'importance des « divinités maternelles qui ont toujours précédé les dieux-pères », pour lui, le complexe Jonas-Baleine n'invalide pas le complexe d'Œdipe, il le précède. De même nous pensons que Freud n'était pas opposé à l'idée d'un auto-engendrement ni même d'une renaissance au travers du corps de la mère, son article de 1910, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » le montre. Il est question de faire un enfant à sa mère « tel qu'on est soi-même » et « d'être son propre père ». Sa correspondance avec Otto Rank et avec Karl Abraham prouve sa familiarité avec de telles notions.

Ceci nous ramène à cette autre « lacune » de Freud dont fait état Jung, celle du paradoxe et de l'ambiguïté. Ils nous semble que ces notions sont présentes, sinon dans l'ambivalence des sentiments, dans celle du clivage et du déni, du couple intrication-désintrication, dans la deuxième théorie des pulsions et, aussi, dans les diverses considérations autour des relations d'objets pré-génitales ignorées par Jung où, pour la relation d'objet orale, l'amour pour l'objet peut aboutir à sa disparition car il est dévoré et où, pour la relation d'objet anale, l'emprise s'empare de l'objet pour mieux le maîtriser et où nous entrons dans le cycle des perversions dont le « jargon » semblait tant offusquer Jung. Enfin, il y a la pulsion d'emprise.

### **Conclusion :**

Ceci nous amène à devoir préciser la différence d'approche de l'inconscient entre les deux auteurs. Pour Freud, il n'y a pas d'incompatibilité irréversible entre la rationalité du « dieu *Logos* » et la capacité d'établir des liens de compréhension avec ce qui est archaïque, irrationnel et même paradoxal. Le non-sens est à comprendre et, s'il ne l'est pas encore, on ne saurait en rester là, il est une donnée qui s'offre à notre compréhension et la pulsion à connaître poursuit son chemin pour l'intégrer dans l'édifice de la psychanalyse. Jung, apparemment plus exposé de par sa vie au non-sens du traumatisme sexuel ainsi que par ses recherches sur la schizophrénie de son maître Bleuler, l'admet tel quel, comme une donnée irrationnelle de la vie psychique. Il s'y installe, même. Pour lui, seuls quelques élus peuvent se confronter au « monde mort, froid et infini » sans avoir recours aux dieux : « Très peu d'individus réussissent... à se défaire de la

mythologie; la masse n'y parvient jamais », écrit-il d'une façon quelque peu énigmatique ( « Métamorphoses... », page 76).

Connaissant les théories de Freud concernant le rapport de compréhension qui existe entre la névrose obsessionnelle, les relations d'objets partiels avec la religion, ses mythes et ses rituels, nous serions tentés d'interpréter les créations théoriques de Jung comme une défense contre ce domaine du « poison de l'interprétation dépréciative » freudien. Il en serait de même pour ce qui concerne la psychose et la schizophrénie qui appartiennent, selon les théories freudiennes, à ce même domaine prégénital. Pourtant, nous ne nous contenterons pas de conclure à une simple résistance et d'exclure de notre réflexion les théories de Jung considérant qu'elles ne sont que le produit d'un processus défensif. En effet, la résistance même aux théories freudiennes nous indique la voie collective de la sublimation du monde prégénital en des constructions mythiques, archétypiques, religieuses et culturelles. Cela apparaît comme une nécessité humaine et psychique à laquelle la psychanalyse ne saurait soustraire sa recherche. Nous avons signalé plus haut que nous trouvions chez Jung des préalables à l'Antoedipe de Racamier, il fut donc un précurseur. Enfin, Jung fut aussi un innovateur en ce sens qu'il fut sans doute le premier à élaborer une psychologie collective au sein même du sujet singulier, ce qui annonçait la groupalité psychique et l'objet-groupe et, ainsi, il permettait d'établir un rapport dynamique entre les formations collectives et la psychose, ce qui avait été pressenti par d'autres mais qui n'en avaient pas pour autant établi des conclusions métapsychologiques. L'étude de son œuvre a, pour nous, un intérêt certain.

---

## BIBLIOGRAPHIE :

- ABRAHAM Karl « Critique de l'Essai d'une représentation de la théorie psychanalytique de C.G. Jung » dans Ouvres complètes : Tome I (1907-1914) REVE ET MYTHE », Payot, Paris, 1965.
- FERENCZI Sandor « Critique de « Métamorphose et symboles de la libido » de C.G. Jung » Dans « Œuvres complètes – Tome II : 1913-1919. », Payot, Paris, 1970.
- FREUD Sigmund « Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique » dans *Cinq Leçons sur la psychanalyse*, Payot, Paris, 1966.
- « « « Psychologie des foules et analyse du moi » dans *Les Essais de psychanalyse*, Payot, Paris, 1981.
- « « « Contribution à la psychologie de la vie amoureuse », *Un type particulier de choix d'objet chez l'homme*, dans « La vie sexuelle », P.U.F., Paris, 1969 ?
- « « « L'avenir d'une illusion », dans « Sigmund Freud – Œuvres complètes » Tome XVIII, PUF, Paris, 1994.

- FREUD Sigmund  
&  
ABRAHAM Karl « Correspondance – 1907-1926 », Gallimard, Paris, 1969.
- FREUD Sigmund  
&  
JUNG Carl-Gustav « Correspondance – 1906-1914 », Gallimard, Paris, 1992.
- GUY-GILLET  
Geneviève « Inceste et sacrifice » dans *JUNG-Cahiers de l'HERNE*, Editions de L'Herne, Paris, 1984.
- JONES Ernest « La vie et l'œuvre de Freud », P.U.F., Paris, 1969 .
- JUNG Carl.-  
Gustav "Métamorphose de l'âme et ses symboles - Analyse des prodromes d'une schizophrénie", Librairie de l'Université, Georg et Cie, S.A., Genève, 1953.
- " " " "Psychologie de l'inconscient", Librairie de l'Université, Georg et Cie S.A. Genève, 1963.
- " " " "Psychologie et alchimie", Editions Buchet/Chastel, Paris, 1970.
- « « « Ma vie – Souvenirs, rêves et pensées », Gallimard, Paris, 1973.
- « « « Dialectique du Moi et de l'inconscient », Gallimard, Paris, 1964.
- « « « La vie symbolique – Psychologie et vie religieuse », Albin Michel, Paris, 1989.
- KANZER Mark « Freud : The first Psychoanalytic Group Leader » dans *Comprehensive Group Psychotherapy*, edited by Harold I. Kaplan and Benjamin J. Sadock, The Williams & Wilkins Company, Baltimore, U.S.A., 1971.
- PIGOTT Claude “Les imagos terribles”, Editions du Collège de Psychanalyse Groupale et Familiale, Paris, 1999.